

Burlesques et décalées, les Sea Girls à leur meilleur

Avec « Anthologie ou presque ! », les trois chanteuses revisitent leurs classiques au Café de la danse, à Paris, puis en tournée

SPECTACLE

D'habitude, elles sont quatre mais c'est en trio que l'on retrouve en ce début d'année les Sea Girls, au Café de la danse. Leur spectacle *Anthologie ou presque!* est présenté dans la salle parisienne jusqu'au vendredi 14 janvier, avant une tournée. Un retour vers certains de leurs classiques, ces chansons où une phrase, un mot mènent vers des changements de situations, l'absurde, la fantaisie, parfois un rien de cruauté et ici et là quelques nouveautés. Pour qui n'aurait jamais vu les Sea Girls, cela constitue une bonne entrée en matière. Pour qui, comme nous, les suit depuis plusieurs années – le premier contact eut lieu en 2007 au Divan du monde –, c'est de nouveau un grand plaisir.

Elles arrivent tout en blanc, pantalons, chemises, vestes des revues de music-hall, dont elles exagèrent la gestuelle. Un jeu visuel qui reviendra à plusieurs reprises et tendra aussi vers les codes du flamenco (le délirant *L'Andalouse*) ou des chorégraphies façon danse moderne dans les émissions de télévision des années 1970. Judith Rémy, Prunella Rivière et Delphine Simon souhaitent une bonne année, sans évocation du Covid – le mot confinement passera en vitesse une fois – et les voilà parties en jazz swing, en samba de carnaval, en cha-cha-cha, rock avec un rien de funk et de psychédéisme, rumba, le rappel aussi de l'imbrication harmonique des Andrews Sisters, dont elles peuvent être des cousines folles.

Elles chantent leur attirance pour les hommes, *Avec mon chat* qui va les consoler de ratages avec divers Bernard, Roger, Robert, Basil, Gaston, Albert... ; *J'aime les hommes*, qui deviennent des mets de choix ; *Rater l'amour*, jolies

pause de tendresse ; elles détournent la forme comptine dans *Noël sous le sapin* (« oublions un peu la guerre/c'est pas cent mille réfugiés/qui vont gâcher la soirée ») et *Le Petit Lapin*, au destin de préparation gastronomique. Et ont pour credo de bout en bout qu'« un peu d'humour, ça c'est la vie » (*Boudins*) sans que le propos musical s'y perde.

Divers personnages

Il y a aussi des numéros de comédie, comme elles savent si bien les insérer entre les chansons. Et des querelles, dont celle sur le choix du nom du spectacle en leitmotiv. Judith a donc imposé « anthologie », Delphine aurait préféré « florilège » et Prunella nous laissera nous débrouiller avec le synonyme « chrestomathie », tandis que les deux musiciens, Dani Bouillard à la guitare et Vincent Martin à la batterie, avaient suggéré « concert et flonflons ». Chaque Sea Girl a façonné au cours des ans divers personnages, qui pour l'occasion sont plutôt celui de la grande nerveuse dirigeante, de la souffre-douleur un rien gaffeuse (qui se prendra un spectaculaire baffé), de la légèrement décalée tentée par le romantisme.

Tout cela mené avec un sens exact de l'effet, de la relance, en une quinzaine de chansons, la plupart réarrangées pour le duo guitare-batterie. Et le talent de ces voix complémentaires, très sérieuses dans l'interprétation, pour mieux susciter le sourire ou le fou rire du public. ■

SYLVAIN SICLIER

« Anthologie ou presque ! » des Sea Girls, au Café de la danse, 5, passage Louis-Philippe, Paris 11^e. Jusqu'au 14 janvier, à 20 heures. De 16,80 € à 27,50 €. A Erstein (Bas-Rhin), le 22 janvier. Tournée de février à mai.

Cat Power, de l'ombre à la lumière

La chanteuse et compositrice américaine publie un album de reprises

RENCONTRE

Paris, un soir de décembre, les lumières de la rue Saint-Honoré contrastent avec le temps brumeux. Charlyn Marie « Chan » Marshall, alias Cat Power, reçoit à l'Hôtel Costes quelques heures avant de donner un concert au Théâtre du Châtelet pour le festival Fnac Live. Pas vraiment le genre d'endroit où on imagine rencontrer la chanteuse folk écorchée, qui y a ses habitudes. Ce soir, la musicienne a troqué sa fameuse chemise en jean, celle qui orne la pochette de son nouvel album *Covers*, pour une longue robe noire tendance gothique. « Il y a quelques années, quand j'étais plus sauvage, j'ai chanté ma chanson Framboisier, je t'aime à l'entrée de l'établissement en tendant mon chapeau aux badauds, raconte-t-elle avec malice. La direction n'avait pas apprécié... »

Dans une pièce à l'écart, l'Américaine déborde d'enthousiasme, mélange anglais et français approximatif, textote des SMS à la vitesse de l'éclair, gratifie chacun de ses visiteurs d'un petit chocolat de l'hôtel... Chaleureuse et spontanée, elle trouve les yeux de son interlocuteur familiers, me demande de retirer brièvement mon masque. A vrai dire, voilà dix-huit ans que nous n'avions pas rencontré la chanteuse américaine, depuis exactement *You Are Free*, son cinquième album studio. On garde le souvenir d'un entretien chaotique et alcoolisé sur le toit de la salle parisienne La Cigale en 2003, face à une personnalité imprévisible et torturée, alternant rires et pleurs, réponses hors sujet et anecdotes trop intimes pour être confiées à un inconnu. Mais pouvant aussi se révéler charmante et émouvante.

Sobre depuis plusieurs années, « Chan » Marshall vit désormais en grande partie à Miami (Floride) avec son fils âgé de 6 ans et sa mère. Lorsqu'on l'interroge sur le regard qu'elle porte sur la jeune femme d'hier, la survivante prend

sa respiration, lance cette phrase énigmatique : « Face à l'adversité, à différentes étapes de la vie, vous gérez du mieux que vous pouvez, puis vous avancez. » On insiste alors pour qu'elle précise sa pensée. « A une certaine époque, l'amour de ma vie était devenu psychologiquement instable et toxique, se remémore-t-elle. Il alternait les passages en prison et en hôpital psychiatrique. C'était horrible. Je le voyais s'embraser, et j'étais impuissante. Je me suis mise alors à boire du whisky. Je revois très bien ce moment où j'ai sombré dans cette dépendance pour oublier mes peines. C'était lors du premier concert de la tournée *You Are Free*, à New York. J'étais seule, perdue, et pour-

Tout est affaire d'instinct avec Cat Power, adepte de la première prise d'enregistrement en studio

tant consciente des dégâts que l'addiction avait déjà générés dans ma propre famille. »

« Sainte-Trinité »

Ce n'est que pour l'album suivant, *The Greatest* (2006), qu'elle entre en cure de désintoxication, puis entame une double thérapie. « J'ai récemment réalisé pendant le confinement combien j'étais suicidaire à cette époque, poursuit-elle. Après un an et demi de thérapies et d'anti-dépresseurs, le médecin a arrêté mon traitement et m'a dit que j'étais libre. Il m'a expliqué que je n'étais pas une personne dépressive, mais que j'avais seulement subi un stress post-traumatique. » Ces cicatrices du cœur ont forgé une des plus captivantes voix de sa génération, dont la folk crue et radicale des débuts s'est progressivement vernie de lumière et de musique soul, notamment sur les grandioses *The Greatest* et *Wanderer* (2018).

Son onzième opus, *Covers*, qui comme son nom l'indique est essentiellement constitué de reprises, conclut une trilogie entamée avec *The Covers Record* (2000) puis *Jukebox* (2008). Un exercice de style où elle excelle, dans un ton très personnel et dépouillé. Alors qu'elle fêtera ses 50 ans le 21 janvier, la chanteuse refuse de voir en ce troisième volume la fin du cycle, ou un quelconque acte prémédité. « Un album, c'est une continuation, le reflet de mon état d'esprit du moment. Si je ne documente pas ce que je fais, cette matière sera oubliée, et donc je n'existe pas. »

Tout est donc affaire d'instinct avec Cat Power, adepte de la première prise d'enregistrement en studio. Sa voix a le don de s'approprier n'importe quel standard pour lui faire emprunter des trajectoires inattendues, comme ce fut le cas jadis avec les méconnaisables (*I Can't Get No*) Satisfaction, des Rolling Stones, et *New York, New York*, de Frank Sinatra. *Covers* ne déroge pas à la règle. Douze lectures de chansons au choix

éclectique, telles que le tube *Bad Religion*, du chanteur néosoul Frank Ocean, dans une version autrement plus rugueuse mais tout aussi ensorcelée, un hommage au pionnier storyteller Bob Seger sur le fantomatique *Against the Wind*, ou plus récent, le *White Mustang* de son amie la diva pop californienne Lana Del Rey.

Et puis quelques clins d'œil affectueux aux icônes rock de son adolescence, tels les flamboyants The Replacements de Minneapolis. Une des plus réussies est aussi la plus obscure : *Pa Pa Power*, de Dead Man's Bones, qui n'est autre que le projet pop psychédélique de l'acteur Ryan Gosling avant d'être rattrapé par le cinéma. Un morceau qu'elle joue sur scène depuis 2013, revisité ici dans une veine rhythm'n'blues. Seule exception, la chanson *Hate*, une de ses propres compositions tirée de *The Greatest*, rebaptisée *Unhate*, comme un signe d'apaisement et de pardon à soi-même.

Trois artistes familiers reviennent également sur l'album, déjà célébrés par Cat Power sur les volumes précédents : le poète punk irlandais Shane MacGowan des Pogues (l'émouvant *A Pair of Brown Eyes*, interprété ici au melotron); le prêcheur rock australien Nick Cave, ainsi que la grande voix du jazz Billie Holiday (1915-1959). Trois artistes qui constituent sa « Sainte-Trinité », avoue-t-elle, et qui, tout comme elle, n'ont pas été épargnés par les tragédies.

Une chanson d'adieu clôt l'album, *I'll Be Seeing You*, de Billie Holiday, dédiée au regretté Philippe Zdar, moitié du duo électro Cassius, mort accidentellement en 2019 à l'âge de 52 ans. L'Américaine et le Français ont collaboré sur l'album *Sun* en 2012, un disque à part pour Cat Power, qui cherchait alors une nouvelle impulsion artistique, plus moderne et dansante. Supposée rester à Paris trois semaines, l'Américaine passera finalement neuf mois à travailler dans le studio Motorbass de Zdar, niché sur les hauteurs du 18^e arrondissement. « Dès le premier jour où nous nous sommes rencontrés avec Philippe, le courant est passé. Le jour de sa mort, une incroyable éclaircie a percé au milieu d'un ciel gris, j'ai pris une photo de ce ciel. » ■

FRANCK COLOMBANI

Covers, 1 CD Domino, à paraître le 14 janvier. En concert le 29 mai à Paris, Salle Pleyel.



En août 2018, à Paris.
JULIEN BOURGEOIS

Télérama'
FESTIVAL
CINEMA

19-25 JANVIER 2022
DANS LES SALLES ART ET ESSAI

CHAQUE SÉANCE
3,50€ AVEC LE PASS
DANS TELERAMA / SUR TELERAMA.FR

EN PARTENARIAT AVEC L'AFCAE
VOIR ET REVOIR
LES MEILLEURS FILMS DE L'ANNÉE

DÉCOUVREZ LE FILM
COUP DE CŒUR DES -26 ANS
AVEC BNP PARIBAS

CANAL+ | BNP PARIBAS | AFCAE